

L'invention de l'imprimerie : inventée en Allemagne vers 1440, elle passe en Italie dès 1464 dans le monastère bénédictin de Subiaco, puis à Venise où on imprime Cicéron et Pline en 1468, le *Canzoniere* de Pétrarque en 1470 ; à Naples on imprime le *Décameron* en 1471 ; on imprime la *Divine Comédie* dans diverses villes. Ont donc la priorité d'une part les livres latins, d'autre part ceux des trois grands. Cela entraîne aussi la création de boutiques qui vendent les livres, désormais moins coûteux, et du métier de correcteur qui avait pour but de donner au livre une forme lexicale et grammaticale « correcte » : cela contribue à unifier et à fixer la langue de l'écriture sur un moule unique.

Latin et langue vulgaire : Quel est donc le rapport entre les deux langues dans la vie quotidienne et culturelle de l'époque ? Elles alternent dans l'usage pratique : les seigneuries utilisent tantôt l'une tantôt l'autre dans leurs correspondances officielles, les actes commerciaux et de notariat doivent être écrits en vulgaire, on trouve des écrits non littéraires soit dans l'une soit dans l'autre langue, sans que l'on comprenne exactement pourquoi. On traduit en vulgaire les œuvres latines, mais aussi les œuvres italiennes (Dante, Pétrarque, Boccace) en latin, ou on donne des titres latins aux poésies italiennes, ou des phrases latines viennent s'insérer tout à coup dans un texte écrit en italien ; les prédications passent aussi facilement d'une langue à l'autre : le mélange est permanent. On voit même naître à la fin du XVe siècle une poésie que l'on appellera « macaronique » qui mêle un lexique latin avec un lexique vulgaire dans un but burlesque. Mais on voit grandir de plus en plus un « *humanisme vulgaire* », en langue vulgaire : de grands auteurs comme **Leon Battista Alberti**, **Lorenzo dei Medici**, **Poliziano**, plus tard **Boiardo** et **Sannazaro**. La défense des trois grands est un argument décisif pour la défense du vulgaire ; et Florence a la réputation d'avoir une langue pleine de douceur et d'élégance. On parle de plus en plus de « toscan », « florentin », « italien ». On commence à fixer des règles grammaticales pour cette langue et à écrire des lexiques alphabétiques ; les latinismes augmentent dans la prose vulgaire. Les traités techniques (peinture, dissertations philosophiques, musique) sont publiés en vulgaire avec toujours plus d'élégance. La langue populaire est employée avec beaucoup de fraîcheur, et on se moque (**Burchiello**) des autres dialectes. Mais on observe aussi une grande liberté dans l'usage des mots et des formes grammaticales, on écrit « *scudo* » ou « *scuto* » (latinisme), on emploie indifféremment les articles « *lo* », « *il* » ou « *el* » devant une consonne, on écrit « *cuore* » ou « *core* » ; le -i prothétique (= placé devant) devient courant : on écrit « *per iscienza* », « *un'ischiava* », « *cento iscudi* », « *alcuna isperanza* », etc (38).



Le toscan progresse, aussi bien dans le Nord que dans le Sud, et seules les petites villes restent plus proches des dialectes locaux.

En somme on constate un progrès constant du vulgaire, dans la langue pratique comme dans la langue littéraire ; seuls, du fait de l'idéologie humaniste, les latinismes augmentent dans le lexique, contribuant à un grand enrichissement de la langue, car beaucoup de mots resteront ensuite dans la langue littéraire comme dans l'usage pratique (voir Migliorini, op. cit. pp. 301-305). Un certain nombre de mots sont empruntés au français (vocabulaire des romans chevaleresques), à l'espagnol (à Naples et dans le Sud), aux langues du Moyen-Orient (parfums, gâteaux, religion) dans les ports en relation avec l'Orient.

Illustration : pour donner une idée de la langue écrite au XVe siècle, lisons quelques textes caractéristiques, et d'abord une poésie **d'Angelo Poliziano**. C'est une ballade en heptamètres (vers de 7 pieds) introduite par un vers de 5 pieds. Elle était destinée à être chantée accompagnée de musique, pour les fêtes de mai, où les amoureux déposaient devant la porte de la femme aimée un bouquet de fleurs qui était l'étendard (« *gonfalone* ») venu de la forêt (« *selvaggio* »), emblème de leur amour :

*Ben venga Maggio
e 'l gonfalon selvaggio.
Ben venga primavera
che vuol ch'uom s'innamori ;
e voi, donzelle, a schiera
colli vostri amadori,
che di rose e di fiori
vi fate belle il maggio,
venite alla frescura
delli verdi arbuscelli.*

Bienvenue au mois de Mai
et à l'étendard de la forêt.
Bienvenue au printemps
qui veut que l'on s'énamoure ;
et vous, jeunes filles, en cortège
avec vos amoureux,
vous qui de roses et de fleurs
qui vous faites belles au mois de mai,
venez à la fraîcheur
des petits arbres verts.

Ogni bella è sicura
fra tanti damigelli :
ché le fiere e gli uccelli
ardon d'amore il maggio.

Chi è giovane e bella,
deh, no sie punto acerba,
ché non si rinovella
l'età come fa l'erba ;
nessuna stia superba
all'amadore il maggio.

Ciascuna balli e canti
di questa schiera nostra :
ecco che i dolci amanti
van per voi, belle, in giostra.
Qual dura a lor si mostra
farà sfiorire il maggio.

Per prender le donzelle
si son gli amanti armati :
arendetevi, belle,
a' vostri innamorati !
Rendete e cuor furati,
non fate guerra il maggio.

Chi l'altrui core invola
ad altrui doni el core.
Ma chi è quel che vola ?
É l'angiolel d'Amore
che vien a fare onore
con voi, donzelle, al maggio.

Amor ne vien ridendo ,
con rose e gigli in testa,
e vien di voi caendo
fategli, o belle, festa.
Qual sarà la più presta
a darli e fiord el maggio ?

« Ben venga il peregrino !
Amor, che ne comandi ? »
« Ch'al suo amante il crino
ogni bella ingrillandi,
ché li zitelli e 'grandi
s'innamoran di maggio ».

Toute belle est sûre
parmi tant de jeunes gens :
car les bêtes et les oiseaux
brûlent d'amour au mois de mai.

Qui est jeune et belle,
de grâce, ne soit point cruelle
car l'âge ne se renouvelle pas
comme fait l'herbe ;
qu'aucune ne soit hautaine
avec son amoureux au mois de mai.

Que chacune danse et chante
dans notre bande :
voici que les doux amants
vont commencer pour vous, o belles, une joute.
Quiconque se montrera rétive avec eux
fera faner le mois de mai.

Pour prendre le cœur des filles
les amants se sont armés :
rendez-vous, o belles,
à vos amoureux !
Rendez les cœurs volés
ne faites pas la guerre au mois de mai.

Qui vole le cœur d'un autre
qu'elle donne son cœur à cet autre.
Mais quel est cet être qui vole ?
C'est le petit ange de l'Amour
qui vient faire honneur
avec vous, jeunes filles, au mois de mai.

L'Amour vient en riant,
avec des roses et des lys sur la tête,
et il vient en vous cherchant ::
faites-lui fête, o belles.
Quelle sera la plus rapide
à lui donner la fleur de mai ?

« Bienvenue au pèlerin !
Amour, que nous commandes-tu ? »
Qu'à son amant chaque belle
mette une guirlande sur les cheveux,
car tous, petits et grands,
tombent amoureux au mois de mai ».

On reconnaîtra facilement l'imitation de Pétrarque et de Cavalcanti, les latinismes (« *caendo* » du latin « *quaerendo* », etc). ; Poliziano est un lettré savant, qui reprend la langue de la tradition vulgaire « illustre ». À l'autre extrémité, donnons un exemple de poésie et de langue populaire, un sonnet « *caudato* » (de plus de 14 vers) de Burchiello, forme dont il est l'inventeur. Son sujet n'est plus l'Amour aristocratique, mais la vie pratique populaire, dans une langue plus proche du florentin parlé qu'il connaissait bien, car **Burchiello** était barbier à Florence, il détestait l'humanisme en langue vulgaire et il était hostile aux Médicis. Il dut quitter Florence en 1434 à cause de cette hostilité à la cour. Ce sonnet décrit une nuit passée dans une auberge populaire :

Cimici e pulci, con molti pidocchi
ebbi nel letto, e al viso zanzale ;
in buona fé, ch'io mi condussi a tale,
che 'n tutta notte non chiusi mai occhi :
pugnevan le lenzuola come brocchi ;

Des punaises et des puces, avec beaucoup de poux
j'ai eu dans mon lit, et sur le visage des moustiques ;
en toute bonne foi, je fus réduit dans une telle condition
que de toute la nuit je n'ai jamais fermé l'œil.
elles étaient dans les draps comme des branches épineuses ;

*i' chiamai l'oste, ma poco mi vale,
e dissigli : « Vien' qua, se te ne cale,
col lume in mano, e fa' ch'apra due occhi ».*

*Un topo ch'io avea sotto l'orecchio,
forte rodea la paglia del saccone ;
dal lato manco mi tossiva un vecchio.*

*E giù da piede piangeva un garzone.
Qual animal m'appuzza, qual morsecchio,
dal lato ritto russava un montone.*

*Onde per tal cagione
perdetti il sonno, e tutto sbalordito
con gran sete sbucaï, quasi finito.*

j'ai appelé l'aubergiste, mais cela m'a peu servi ;
et je lui ai dit : « Viens ici, si tu ne t'en fiches pas
la lumière à la main, et tâche d'ouvrir les deux yeux ».

Un rat que j'avais sous l'oreille
rongeait fortement la paille du matelas ,
du côté gauche un vieux toussait.

et en dessous de mes pieds un enfant pleurait.
Tantôt un animal m'empeste, tantôt j'en mords un autre,
du côté droit un mouton ronflait.

Et c'est pour cette raison
que j'ai perdu le sommeil, et tout étourdi
ayant grand soif, je me suis levé, presque achevé.

B. - L'évolution du XVIe siècle :

La situation politique et culturelle : L'Italie du XVIe siècle a changé, le Moyen-Âge est terminé, et le pays est entré dans l'âge moderne. 1492 est à la fois l'année de la mort de Laurent le Magnifique et celle de la découverte de l'Amérique ; 1494 marque le début de l'expédition du roi français Charles VIII en Italie. Le siècle est dominé par le conflit entre la France et l'Espagne conjointe à l'Empire avec Charles Quint, achevé par le Traité de Cateau-Cambrésis en 1559, et par la Réforme et le Concile de Trente (1545) achevé en 1563 (Voir dans « Histoire » notre dossier sur *François 1er, le rêve italien*). Sur le plan linguistique, l'Académie de la *Crusca* est de 1582 ; elle publie son premier vocabulaire en 1612. C'est le temps de la paix espagnole et de la domination de l'Espagne sur une partie de l'Italie, dont le duché de Milan et le Royaume de Naples et la Sardaigne ; le Piémont devient une monarchie absolue à partir d'Emmanuel-Philibert, et une des grandes cours italiennes. Le Grand Duché de Toscane, aux mains des Médicis, perd toute forme républicaine, et influence parfois (les papes Médicis) l'État de l'Église reconstitué après le retour des papes d'Avignon. Le Concile de Trente impose sa loi, surtout dans les États de l'Église et dans les États dominés par l'Espagne, et de nouveaux ordres religieux se créent, développant leur activité missionnaire (Théatins, Capucins, Barnabites, Jésuites, Carmélites, Frères de la Doctrine Chrétienne, oratoriens).

L'Italie reste donc divisée et soumise, mais, à défaut d'unité politique, elle développe son sentiment d'être une civilisation commune, linguistique, littéraire, artistique ; la question de l'existence d'une seule langue nationale est donc au centre des discussions ; mais insistons encore : ces discussions sont le fait d'une très faible minorité d'intellectuels, de princes et de courtisans, le peuple est absent et personne ne s'en préoccupe. La vie sociale se développe, on crée des Académies où on disserte presque toujours en langue vulgaire, on chante, on danse. Les « lettrés » participent de plus en plus à l'activité de gestion administrative et politique des principautés, ainsi qu'à l'activité éditoriale, devenue très importante en Italie. Les arts et les lettres vivent de plus en plus selon les canons imposés par le Concile de Trente et sa censure (l'*Index* des publications interdites est publié par Pie IV en 1564, il n'est supprimé qu'en 1966 !). La littérature et l'art baroques en seront partiellement marqués, donneront naissance à l'opéra à la fin du siècle, pendant que la *Commedia dell'Arte* développe un théâtre plus populaire dont nous reparlerons.

*Réunion du Concile de
Trente à Ste Marie
Majeure (Musée
diocésain de Trente).*



Le progrès du vulgaire : Migliorini conclue son chapitre sur « Latin et vulgaire au XVIe siècle » par cette phrase : « À mesure que l'on avançait dans le XVIe siècle, à l'égard de la langue littéraire le problème était résolu dans les faits , et la supériorité du vulgaire s'imposait » (39). Le vulgaire s'imposait d'autant plus que le latin, encore dominant dans la langue écrite au XVe siècle, s'est purifié et « embaumé » sous la poussée de l'humanisme : il devenait une langue morte. Même l'enseignement dans les Universités, qui continuait à se faire en latin, commençait à introduire le vulgaire, et dans les Académies, on se battait pour la langue vulgaire. Seule l'Église interdit de publier des traductions de la

Bible en vulgaire, à l'opposé des Réformés et des Vaudois, car il ne faut pas que les laïcs puissent la lire librement, et la liturgie reste exclusivement en latin. Même la philosophie naturelle et morale commence à s'écrire en italien, qui est aussi la langue des théologiens qui contestaient l'aristotélisme dominant, comme **Giordano Bruno** et **Tommaso Campanella**.

Le vulgaire l'emporte aussi dans les domaines pratiques, comme les mathématiques (les discussions entre Cardano et Tartaglia se font en langue vulgaire) (40) ; les Traités de musique sont aussi en italien, comme les traités d'histoire et les récits de voyages. On publie de plus en plus nombreuses traductions en italien des auteurs classiques latins.

La situation politique met les Italiens en contact avec d'autres langues européennes qui vont influencer l'évolution du vulgaire, en particulier l'espagnol (41). Le français était presque aussi courant, pas seulement en Piémont, mais aussi par exemple à Ferrare où Renée de France (1510-1575), fille cadette de Louis XII, avait épousé le duc Hercule II d'Este ; elle y avait pour secrétaire Clément Marot, et elle y reçut Jean Calvin.

Dans la mesure où la langue vulgaire s'est affirmée et régularisée, les écrivains peuvent prendre plus de libertés et intégrer dans leurs textes des formes régionales. C'est en particulier le cas des comiques, qui utilisent volontiers les dialectes, accouplant par exemple un masque de la Commedia dell'arte et un dialecte ; ainsi les bergamasques seront assimilés aux « faquins » (les « *facchini* », c'est-à-dire les porteurs de valises du port de Venise), réputés avoir un langage grossier, cela permettait de faire rire des « Zanni » !

La « question de la langue » : Ces progrès de la langue font que les intellectuels vont abondamment discuter du type de langue qu'il convient de codifier. Les positions se partagent en trois courants principaux : celui de Pietro Bembo, qui est attaché à l'imitation des anciens, en particulier de Pétrarque, celui des partisans d'une langue plus éclectique, et celui des Toscans pour qui le florentin moderne doit être le modèle.



Ci-dessus, Marcantonio Raimondi, G.F. Achillini, 1510 ; **à droite**, Titien, *Pietro Bembo*, vers 1540, et Raffaello, *Baldassare Castiglione*, 1514, Musée du Louvre

Pietro Bembo (1470-1547, cardinal et écrivain, de Venise), quand il écrivait en latin, imitait Cicéron ; il considère donc que, lorsqu'on écrit en italien, on doit aussi imiter les classiques. Il pousse donc les écrivains à chercher une langue élégante en imitant les meilleurs écrivains du XIVe siècle, surtout Pétrarque et Boccace. Bembo n'est pas favorable du tout à l'usage du florentin parlé, qui est « *contraire aux règles de la bonne langue toscane* » ; ce ne sont donc pas les natifs de Toscane qui parlent le mieux la langue recherchée, c'est déjà ce que pensait Dante.



Le second courant défend une langue mêlée de florentin et de langue « courtisane », la langue parlée dans les cours, dont la plus caractéristique est celle de Rome ; ses partisans sont moins connus que Bembo, ce sont **Vincenzo Colli** (1460-1508), qui fut secrétaire de Béatrice d'Este, puis de César

Borgia et du duc d'Urbin ; **Mario Equicola** (1470-1525), qui vécut aux cours de Ferrare et Mantoue, au service d'Isabelle d'Este et traita du problème de la langue dans son *De natura de amore* (1525), pour qui il est bien qu'un courtisan évite les formes plébéiennes de son propre dialecte et ne s'en tienne au florentin que si il est sûr de bien le posséder (42) ; dans l'ensemble, il est hostile à la langue toscane

parlée. Un troisième auteur est **Angelo Colucci** (1467-1549), de Jesi ; installé à la cour de Rome, il devint évêque et fut un humaniste important. On peut citer encore **Giovanni Filiteo Achillino** (1466-1538), de Bologne, où il fut même gonfalonier ; il pensait que le dialecte de Bologne pouvait être le modèle de la langue littéraire. Il faudrait ajouter **Baldassare Castiglione** (1478-1529), humaniste au service du pape, du marquis de Mantoue, du duc de Montefeltro et de la duchesse Elisabeth Gonzague à la cour d'Urbin ; dans *Il cortegiano* (Venise, 1528), il définit les attitudes les plus convenables pour un homme de cour, et donc la langue qu'il lui convient de parler pour atteindre son but, c'est-à-dire plaire au prince. La « courtoisie », synthèse de toutes les vertus, est l'art de converser agréablement avec le prince, mais aussi avec tous les hommes. Il signe avec Raphaël et Angelo Colucci une lettre au pape sur la conservation des antiquités romaines. La solution « courtoisane » consiste donc à ne pas adopter le toscan pur, mais d'y intégrer les mots qui ont de la grâce dans les autres langues d'Italie.

Giangiorgio Trissino (1478-1550), en novembre 1524, après avoir découvert le *De vulgari eloquentia* de Dante, publie son *Epistola de le lettere nuovamente aggiunte ne la lingua italiana*, où il propose une réforme partielle de l'orthographe italienne, dans le but d'avoir une meilleure prononciation de la langue toscane et de la langue courtoisane et « commune » (il parle de « langue italienne »).

Les partisans du toscan furent aussi nombreux, on discutait en particulier dans les Jardins des Médicis, les « Orti Oricellari », en commençant par **Niccolò Machiavelli** (1469-1527) qui écrit en 1514 *un Discorso ovvero dialogo in cui si esamina se la lingua in cui scrissero Dante, il Boccaccio e il Petrarca, si debba chiamare italiana o fiorentina*, et il se prononce énergiquement en faveur de la florentinité de la langue, dont il souligne la grande capacité à assimiler nombre de mots d'origine étrangère. D'autres écrivains intervinrent dans le même sens, **Ludovico Martelli** (1499-1527), défenseur passionné de la langue florentine, **Claudio Tolomei** (1492-1556). **Pierfrancesco Giambullari** (1495-1555) exposa l'idée que le florentin descendait de l'étrusque qui venait lui-même de l'araméen. Semerano l'avait-il lu ? **Benedetto Varchi** (1502-1565), dans *l'Ercolano* (1564), intervint aussi en faveur de la langue florentine. On peut citer enfin **Leonardo Salviati** (1540-1589), le fondateur de *l'Accademia della Crusca* (la « *crusca* » est le son, et le rôle de l'Académie fut de séparer la bonne farine du son réservé aux animaux).



Santi di Tito, *Machiavelli*

On pourrait citer beaucoup d'autres noms de lettrés intervenus sur la question de la langue en défendant la cause de la langue « courtoise » ou celle du toscan, mais nous voulions montrer combien ce débat a occupé les intelligences du XVI^e siècle, dans les cours italiennes. On parle soit de « langue vulgaire », soit de « langue maternelle », quelquefois de « toscan » et de plus en plus de « langue italienne ».

Cette floraison de l'humanisme vulgaire fit sentir aussi la nécessité de disposer de règles précises et donc de grammaires. On publia donc par exemple le *Regole grammaticali della volgar lingua* de **Gian Francesco Fortunio** (1470-1517) en 1509 ; il s'appuyait sur les écrits de Dante, Pétrarque et Boccace. En 1525, **Pietro Bembo** publie ses *Prose della volgar lingua* : en latin, il faut imiter Cicéron et Virgile, en italien Boccace pour la prose et Pétrarque pour la poésie. Tous suivirent volontiers ses indications. En 1529, **Trissino** se préoccupe de la réforme de l'orthographe avec sa *Grammatichetta*. Les traités se multiplient dans la seconde moitié du siècle, en Vénétie, en Toscane¹ et aussi dans le Sud (43).



Les Académies firent beaucoup d'efforts pour donner à la langue des règles précises, l'Académie Florentine qui se réunissait dans les Orti Oricellari, l'Académie de Sienne et surtout l'Académie de la Crusca dont les adhérents (les « *Crusconi* ») faisaient des « *cruscate* », c'est-à-dire des discussions sans queue ni tête, et qui commencèrent en 1591 à se poser la question de la confection d'un « vocabulaire ». Mais jusque-là, beaucoup de tentatives de régularisation furent vaines, ainsi que celles de réforme de l'orthographe.

En Piémont, Savoie et Val d'Aoste, l'usage du français fut autorisé à côté de l'italien et le latin fut interdit dans les actes officiels en 1561, le français étant rendu obligatoire en Val d'Aoste par Emmanuel Philibert.

Comme on l'a vu, c'est le développement de l'imprimerie qui imposa une régularisation de l'orthographe et de l'écriture. Un seul exemple : Pétrarque écrivait : « *Quàdera ì parte altruom da 'ql chi sono* » devient dans l'édition de 1521 : « *Quand'era in parte altr' huom da quel, ch'i sono* ». On connaît bien les corrections que l'Arioste imposa dans les éditions successives de *l'Orlando furioso*, pour passer d'usages septentrionaux à usages toscans, adhérant à la grammaire de Bembo : il introduit les diphtongues (*ruota, scuola, viene, tiepido*), remplace « dreto » par « dietro », abandonne le - x (*esempio, esperimento*), adopte la forme moderne des articles, la première personne du pluriel du présent en - iamo, la première personne du singulier de l'imparfait en - o.

Notons qu'en cette période où la péninsule italienne est occupée et ravagée par les armées ennemies, l'art, la littérature, les sciences, la mode, les jeux italiens s'imposent à toute l'Europe : des Italiens se mettent au service de souverains étrangers (Christophe Colomb, Amerigo Vespucci, Giovanni et Sebastiano Caboto, Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini...) qui épousent des princesses italiennes (Catherine et Marie de Médicis, Bonne Sforza) ; des artistes étrangers viennent travailler en Italie (Roland de Lassus devenu Orlando di Lasso). La littérature italienne relance la Renaissance dans la littérature française : à Lyon, influencés par le pétrarquisme, Maurice Scève, Pernette du Guillet, Louise Labbé, Pontus de Tyard, l'éditeur Étienne Dolet, Claude de Taillemont et beaucoup d'autres ; Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur aînée de François Ier est influencée par la métrique et par la poésie italiennes. Connaître l'italien est un signe de raffinement : Charles Quint, François Ier, Elisabeth d'Angleterre, Montaigne parlent italien ; on publie des *Grammaires italiennes* en français, des manuels pour l'enseignement de l'italien, des dictionnaires ; du fait de l'importance commerciale de Venise, les relations avec les Turcs utilisent souvent l'italien.

Beaucoup de mots italiens passent dans les langues étrangères : en français, « *il cappuccio* » (le capuchon), « *i maccheroni* » (macarons, puis macaroni), « *la cervellata* » (le cervelas), « *la mortadella* », « *il carciofo* » (l'artichaut), « *il profumo* » (qui devient « parfum »), « *il facchino* » (qui devient le « faquin » avec un autre sens), « *la bilancia* » (la balance), « *la tariffa* » (le tarif), « *il numero* », « *il soldato* », « *il caporale* », « *il colonnello* », « *la sentinella* », « *la casamatta* » (la casemate), « *la bussola* » ; « *il sonetto* » (le sonnet), « *il madrigale* », « *la facciata* » (la façade), « *il piedistallo* » (le piédestal), « *il balcone* », « *il cartone* »...

Inversement, beaucoup de formes étrangères pénètrent en italien : du français, des termes militaires (*batteria, convoglio < convoi, petardo, picca, trincea, equipaggio...*), de cuisine (*potaggio, gigotto, birra...*) ; l'espagnol a évidemment beaucoup d'influence, il introduit, outre beaucoup de vocabulaire, l'usage du « *Lei* », la troisième personne de politesse (44).

Illustration : toute la littérature du XVIe siècle abonde de références au pétrarquisme, de reprises et parfois de rabachages de l'Amour chez Pétrarque, même chez les meilleurs auteurs. Citons donc une de celles qui furent les plus grandes poétesses du siècle, **Gaspara Stampa**, peu connue en France ; et pourtant elle fut une des plus émouvantes, loin de toute rhétorique, parce que amoureuse du comte Collaltino di Collalto. Courtisane à Venise, elle avait reçu la meilleure éducation sous la conduite de Fortunio Spira, un lettré estimé en Italie ; elle mourut à 31 ans en 1554 ; elle était aussi musicienne.

Titien, *Charles Quint*, Musée du Prado, Madrid, vers 1548



Daniel Antonio Bertoli, *Gaspara Stampa*, 1738, Castello Sforzesco, Milan

On trouvera quelques textes de Gaspara Stampa dans le volume : Gaspara Stampa, *Poèmes*, traduction et présentation de Paul Bachmann, édition bilingue, Gallimard, 1991. Ce texte est extrait de *Rime d'amore*, XXVI (Rizzoli, p. 97).

<p><i>Arsi, piansi, cantai; piango, ardo e canto; piangerò, arderò, canterò sempre (fin che Morte o Fortuna o tempo stembre a l'ingegno, occhi e cor, stil, foco e pianto) la bellezza, il valor e 'l senno a canto, che 'n vaghe, sagge ed onorate tempre Amor, natura e studio par che tempre nel volto, petto e cor del lume santo: che, quando viene, e quando parte il sole la notte e 'l giorno ognor, la state e 'l verno, tenebre e luce darmi e tôrmi suole, tanto con l'occhio fuor, con l'occhio interno, agli atti suoi, ai modi, a le parole, splendor, dolcezza e grazia ivi discerno.</i></p>	<p>Je brûlai, je pleurai, je chantai ; je brûle, je pleure, je chante Je pleurerai, je brûlerai, je chanterai toujours (jusqu'à ce que la Mort ou le Sort ou le Temps fassent perdre à mon esprit les yeux et le cœur, le style, le feu et les pleurs). Sa beauté, sa valeur et son art de chanter et la sainte lumière que l'amour la nature et l'étude semblent imprimer sur son visage sa poitrine et son coeur en de charmantes, sages et nobles dispositions ; que le soleil me donne quand il vient, m'enlève quand il part, comme il donne toujours et enlève ténèbres et lumière la nuit le jour, l'été l'hiver ; mais moi, avec mes yeux et mon oeil intérieur, dans ses gestes, dans ses manières, dans ses paroles, splendeur, douceur et grâce je discerne.</p>
--	---

Beaucoup de grands écrivains illustrent cette période, mais ils intéressent l'histoire de la littérature plus que celle de la langue : la langue écrite toscane, « italienne », dit-on de plus en plus, se répand de plus en plus dans toute l'Italie ; la première forme de conscience nationale en Italie est non pas politique ou économique, elle est linguistique : les Italiens (du moins la classe dominante, le « peuple » continue à parler des dialectes différents, sa langue maternelle, et il ne va pas à l'école) ont dans la langue la première forme de conscience nationale. Ne citons donc pour mémoire qu'un passage de *l'Orlando Furioso* de l'**Arioste** (1474-1533) sur la beauté d'Alcine, un passage de la *Jérusalem délivrée* du **Tasse** (1544-1595) sur la beauté d'Armide, et un texte du *Prince* de **Machiavel** :

11

*Di persona era tanto ben formata,
Quanto me' finger san pittori industri;
Con bionda chioma lunga, et annodata,
Oro non è che più risplenda e lustri:
Spargeasi per la guancia delicata
Misto color di rose e di ligustri;
Di terso avorio era la fronte lieta,
Che lo spazio finia con giusta meta.*

De sa personne elle était si bien faite
que jamais de bons peintres n'ont pu l'imaginer ;
sa longue chevelure blonde, et bouclée
resplendissait et brillait plus que l'or ;
sur sa joue délicate se répandait
une couleur mêlée de roses et de lys ;
son front serein était d'ivoire lisse,
il avait juste les dimensions qu'il fallait.

14

*Bianca nieve è il bel collo, e 'I petto latte,
l' collo è tondo, il petto colmo e largo;
Due pome acerbe, e pur d'avorio fatte,
Vengono e van, come onda al primo margo,
Quando piacevole aura il mar combatte:
Non potria l'altre parti veder Argo;
Ben si può giudicar che corrisponde
A quel ch'appar di fuor quel che s'asconde.*

De blanche neige est son beau cou, sa poitrine de lait,
son cou est rond, sa gorge pleine et large ;
deux fruits durs, faits eux aussi d'ivoire,
vont et viennent, comme l'onde sur la rive,
quand une agréable brise vient agiter la mer ;
Argus ne pourrait voir le reste de son corps ;
mais on peut bien juger que la partie cachée
correspond à celle qui apparaît aux yeux.

(Lodovico Ariosto, *Orlando furioso*, Chant VII, 11 et 14).



La langue a peu changé (« margo » est un latinisme = le bord de la mer, comme « pomo » = le fruit) ; ce qui a changé, c'est le contenu. L'amour courtois a laissé place à la sensualité renaissante et baroque la plus effrénée, qui

À gauche, Torquato Tasso, portrait de Allori, 1575, Musée des Offices, Florence. **À droite**: Titien, Ludovico Ariosto, National Gallery, Londres, 1511.



évoque la beauté physique des femmes, pas seulement leurs yeux et leurs cheveux, mais leur sein et tout ce qui, en elles, va susciter le désir des héros.

*Fa nove crespè l'aura al crin disciolto,
che natura per sé rincrespa in onde;
stassi l'avarò sguardo in sé raccolto,
e i tesori d'amore e i suoi nasconde.
Dolce color di rose in quel bel volto
fra l'avorio si sparge e si confonde,
ma ne la bocca, onde esce aura amorosa,
sola rosseggia e semplice la rosa.*

La brise fait de nouvelles boucles à ses cheveux dénoués
que la nature par elle-même fait ondoyer ;
son œil avare se tient recueilli entre ses paupières,
il cache ses trésors et ceux de l'amour.
Une douce couleur de rose sur ce beau visage
se répand et se mêle à l'ivoire,
mais dans sa bouche, d'où sort une haleine amoureuse,
seule rougit avec simplicité la rose.

*Mostra il bel petto le sue nevi ignude,
onde il foco d'Amor si nutre e desta.
Parte appar de le mamme acerbe e crude,
parte altrui ne ricopre invida vèsta:
invida, ma s' a gli occhi il varco chiude,
l'amoroso pensier già non arresta,
ché non ben pago di bellezza esterna
ne gli occulti secreti anco s'interna.*

Sa belle gorge nue montre sa neige,
le feu d'Amour s'en réveille et s'en nourrit.
Apparaît une partie de ses jeunes seins durs,
une autre partie se cache sous l'étoffe jalouse :
jalouse, mais si elle arrête le regard des yeux,
elle n'arrête certes pas la pensée amoureuse
car inassouvie de beauté extérieure
celle-ci pénètre encore dans ses secrets cachés.

(Torquato Tasso, *La Gerusalemme liberata*, Chant IV, 31-32)

Voilà le nouveau contenu baroque : le désir s'excite encore plus d'une semi nudité, une partie des seins est visible, l'autre cachée, et l'imagination doit les deviner sous le vêtement jaloux de les cacher ! Lisons maintenant ce passage de Machiavel ; la langue a ses particularités mais c'est de « l'italien », avec ses latinismes (« *laudabile* », « *esperienza* »), des florentinismes (« *suta* », « *costudissi* »), des incertitudes grammaticales (« *el* » ou « *il* », « *uno* » ou « *un* »...), mais dont on remarque surtout le souci de rigueur et de scientificité dans l'exposé des arguments, libérés maintenant de toute référence rhétorique aristotélicienne comme au Moyen-Âge (45) :

« **In che modo e' principi abbino a mantenere la fede.**

1. Quanto sia laudabile in uno principe mantenere la fede e vivere con integrità e non con astuzia, ciascuno lo intende : non di manco, si vede per esperienza ne' nostri tempi quelli principi aver fatto gran cose che della fede hanno tenuto poco conto, e che hanno saputo con l'astuzia aggirare e' cervelli delli uomini; et alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in sulla lealtà.
2. Dovete adunque sapere come sono dua generazioni⁴ di combattere : l' uno con le leggi, l' altro con la forza : quel primo è proprio dell' uomo, quel secondo delle bestie: ma, perché el primo a uno principe non basta, conviene ricorrere al secondo. Per tanto, a uno principe è necessario saper bene usare la bestia e lo uomo. Questa parte è *suta* insegnata a' principi copertamente dalli antichi scrittori ; li quali scrivono come Achille e molti altri di quelli principi antichi furono dati a nutrire a Chirone centauro, che sotto la sua disciplina li *costudissi*. Il che non vuol dire altro, avere per precettore un mezzo bestia et uno mezzo uomo, se non che bisogna a uno principe sapere usare l' una e l' altra natura; e l'una senza l' altra non è durabile. »

(Niccolò Machiavelli, *Il Principe*, Chapitre XVIII)

De quelle façon les princes doivent tenir leur promesse

1. Combien il serait louable chez un prince de tenir sa promesse et de vivre avec intégrité et non avec ruse, chacun le comprend : néanmoins, on voit par expérience de notre temps que les princes qui ont fait de grandes choses sont ceux qui ont peu tenu compte de leur promesse, et qui ont su avec ruse tourner les cerveaux des hommes ; et à la fin, ils ont dépassé ceux qui se sont fondés sur la loyauté.
2. Vous devez donc savoir qu'il y a deux façons de combattre : l'une avec les lois, l'autre avec la force : la première est propre à l'homme, la seconde aux bêtes : mais parce que la première ne suffit pas pour

un prince, il convient de recourir à la seconde. C'est pourquoi il est nécessaire à un prince de bien savoir utiliser la bête et l'homme. Ce rôle a été enseigné de façon couverte aux princes par les écrivains anciens ; ceux-ci écrivent qu'Achille et beaucoup d'autres princes anciens furent donnés à élever au centaure Chiron, afin qu'il les garde sous sa discipline. Ce qui ne veut rien dire d'autre, avoir pour précepteur un être mi bête mi homme, sinon qu'il faut qu'un prince sache bien utiliser l'une et l'autre nature ; et l'une sans l'autre n'est pas durable.

V.- Du XVIIe au début du XIX siècle

A.- Situation politique et sociale

Pendant deux siècles, jusqu'à la Révolution française et à l'invasion de l'Italie par les armées de Bonaparte en 1796, L'Italie change peu. Seuls s'agrandissent l'État pontifical, qui intègre les duchés de Ferrare et d'Urbino, et le duché de Savoie devenu monarchie avec l'acquisition de la Sardaigne (1718) qui va donc peu à peu abandonner l'espagnol au profit de l'italien; avec le Traité des Pyrénées (1659) l'Espagne perd son statut de grande puissance, les Bourbons prennent le pas sur les Habsbourg, et l'Autriche occupe le duché de Milan et celui de Mantoue ; les Bourbons s'installent dans le duché de Parme et dans le royaume de Naples. Plusieurs grandes dynasties disparaissent, les Médicis, les Gonzague, les Farnèse, les Este ; la Toscane tombe sous la domination du grand-duc François Étienne de Lorraine (1737), marié à Marie-Thérèse d'Autriche qui consacre la domination de l'influence politique de l'Autriche. Gênes doit laisser la Corse à la France en 1768, et l'influence napoléonienne y assurera la domination du français. Venise conserve son indépendance, mais perd la plupart de ses colonies orientales à cause de l'avancée des Turcs.

C'est une période de stagnation ou de régression générale, liée au sort de l'Espagne ; Florence perd sa prédominance littéraire, mais devient un important centre scientifique (**Galilée**) et résiste à la poussée artistique baroque de Rome et de Naples, qui est très forte et comporte de grands artistes (**Bernini, Borromini, Caravaggio...**). La musique prend une place prépondérante avec le triomphe de l'opéra dont les librettistes écrivent des textes au service de la musique, qui seront aussi des modèles littéraires. Les sciences progressent dans un esprit nouveau, rationnel et loin de l'astrologie et de l'alchimie anciennes ; les Académies (Crusca, Lincei, Cimento, Académies scientifiques...) se développent rapidement ; la presse commence à apparaître, journaux et gazettes (la *Gazzetta veneziana* est la première à paraître en 1759). Le groupe du *Caffè* est à l'avant-garde.

L'Italie a perdu son primat culturel de la Renaissance ; elle prend conscience qu'elle manque, à la différence de la France et de l'Angleterre, d'une cohésion et d'une capitale. Le rationalisme (Descartes, illuminisme, etc.) est le courant intellectuel dominant et le catholicisme est attaqué, le pape doit consentir à la suppression de l'ordre des Jésuites en 1773 ; ils étaient les principaux artisans de la Contre-Réforme. Les progrès des sciences appuient le développement progressif de l'industrie et du commerce.

B. – Les langues : du latin au toscan :

Le latin a encore une position privilégiée dans de nombreux domaines, dont l'enseignement universitaire, les traités philosophiques et scientifiques. À partir de 1612, Galilée décide d'écrire en italien toutes ses œuvres scientifiques : « *C'est son dessein déclaré de s'éloigner de la langue de l'école, fermée et sans contact avec la vie, et de parler à des hommes vivants et vrais, hommes d'armes, politiques et*



techniciens. Et cela tout en se rendant compte du danger d'affaiblir les contacts avec les savants d'autres pays » (Migliorini, op. cit. p.433). Il sera très critiqué de ce choix, mais il fera aussi école, ses successeurs écriront en italien. Les traités de médecine pratique sont écrits en italien, mais la nomenclature médicale restera inspirée par le grec et le latin. La législation des diverses régions est de plus en plus en italien ; les prédicateurs utilisent la plupart du temps la langue vulgaire.

La littérature est marquée par le style baroque, qui ne respecte pas plus la tradition que les architectes ne respectent les églises romanes ou gothiques. On utilise très librement des mots nouveaux, même techniques et scientifiques, suscitant des réactions très vives des traditionalistes toscans, hostiles au baroque. La métaphore est un des moyens utilisés par les écrivains baroques, mais on la pousse jusqu'à l'hyperbole : « *Si tu appelles l'Amour un feu, si tu veux exagérer, tu peux par simple hyperbole l'appeler une Fournaise portable, une Face de Mégère, et non d'Amour, un Éclair de Cupidon, une Bombe animée, un Mongibello (autre nom de l'Etna, NDLR) de la poitrine, une Zone torride ... Et tu peux ainsi parcourir tout l'Index des Substances Naturelles ou Artificielles, Vraies ou Fabuleuses ; en tirant par ailleurs les Épithètes, les Verbes, les Adverbes, les Superlatifs ...* », dit un texte de l'époque (cité par Migliorini, op. cit. p. 441). On va croiser la métaphore de la « Rose » avec celle de la « Reine des fleurs », utilisant toutes les qualités possibles de l'une et de l'autre. On finit par être face à une métaphore comme face à une énigme. Marino définit l'Amour comme :

*« un loup vorace en habit d'agneau ...
un lynx privé de lumière, un Argus aux yeux bandés,
un vieillard à la mamelle, et un vieux petit enfant ».*

On joue sur les mots ; les titres sont métaphoriques : celui d'une grammaire devient « *Navicella grammaticale, nella quale chiunque s'imbarcherà con corso felice, e breve, arriverà al bramato Porto di quest'Arte* » (Petit navire grammatical, dans lequel quiconque s'embarquera pour un cours heureux, et rapide, arrivera au Port désiré de cet Art). On remplace un mot par un autre qui commence par la même lettre mais a un autre sens : on remplace « *fagioli* » (les haricots) par « *fagiani* » (les faisans), « *gote rosse* » (joues rouges) par « *gomita rotte* » (coudes cassés), « *vi riverisco di tutto cuore* » (je vous présente mes respects de tout cœur) par « *vi rivesto di tutto cuoio* » (je vous revêts tout de cuir), etc. Mais tous ces usages ne resteront pas dans la langue, ils la rendent souvent incompréhensible, sinon aux initiés, et ils n'en changent pas la structure et n'en constituent pas une évolution fondamentale.

L'Académie de la Crusca va donc intervenir principalement sur les mots par l'écriture de son *Vocabulaire*, dont la première édition paraît en 1612. L'Académie reste traditionaliste dans toutes ses éditions, mais promeut malgré tout un vocabulaire scientifique de ton traditionnel, tout en défendant la conservation de la langue, en s'appuyant sur l'usage florentin du XIVe siècle, celui de la langue de Dante, Pétrarque, Boccace et Villani. Ce fut une œuvre importante, qui déçut ceux qui auraient voulu un vocabulaire plus contemporain, mais qui eut une place privilégiée auprès de tous les Italiens et auprès des étrangers. La seconde édition de 1663 introduisit du vocabulaire scientifique, nautique, artistique, sous la pression du prince Léopold ; l'édition de 1691 dépouilla même des textes du Tasse. L'Italie était alors le seul pays qui eût un vocabulaire de cette importance, bientôt imité par la France en 1694, par l'Espagne en 1726-1739, par l'Angleterre en 1765. Le *Vocabulaire* fut abondamment commenté, approuvé et critiqué par la suite, au sein du groupe des lettrés d'Italie. Il contribua beaucoup à la définition de cette langue, tantôt « le florentin », tantôt « le toscan », tantôt... « l'italien » ; Le grand intellectuel de Rieti, **Loreto Mattei** (1621-1705) parle pour la première fois de « *notre langue nationale* » en 1695 dans son *Trattato del verso volgare e pratica di retta pronuncia con un problema della lingua latina e toscana in bilancia*, où il théorise la supériorité de la langue toscane, « langue vivante » sur le latin, « langue morte ».



C.- La manifestation des littératures dialectales :

Enfin, un dernier phénomène doit être souligné, l'apparition des littératures dialectales. Ce contre réformiste que fut Loreto Mattei fut en même temps un poète transgressif qui écrivit des sonnets en dialecte de Rieti, qui circulèrent d'abord oralement et ne furent publiés qu'en 1829 ; il fut très lu par Gian Giacomo Belli, le poète romain de la fin du XVIIIe siècle. Il faut penser que le toscan littéraire fut peu parlé et connu en dehors de la Toscane, de Rome et des classes cultivées d'Italie. Il y eut aussi partout des écrivains en dialecte qui défendaient la plus grande ancienneté de leur langue, par rapport au toscan.

Rappelons encore combien l'Italie connaissait des **lignes de fracture** (qui n'ont pas toutes disparu) d'une double nature : 1) d'une part **entre les régions** : chacune parle son dialecte, le Piémont, la Lombardie, la Vénétie, l'Émilie, la Ligurie, la Toscane, l'Ombrie, Rome, le royaume de Naples avec ses divers dialectes à l'intérieur du napolitain, la Sicile, la Sardaigne, en plus des langues particulières comme le ladin au Nord. Et dans chaque région, chaque village a souvent des particularités dans son dialecte. Il faudrait ajouter les lignes de rupture entre le Nord, le Centre et le Sud, entre les modes de vie, les rapports de production, les villes et les campagnes, etc. 2) Mais d'autre part, encore plus forte était la **ligne de fracture entre une très minoritaire classe dominante**, qui avait des droits, qui était riche en particulier par la possession de la terre, qui était cultivée, qui vivait bien et **les millions de travailleurs**, surtout ruraux, misérables, analphabètes, dévastés par les maladies endémiques et épidémiques, par la faim, et privés de tout droit politique, dont le droit de vote qui était censitaire et réservé à environ 1% de la population ; ces hommes de la classe dominante écrivent aussi en toscan.

Cela avait une conséquence linguistique qui reste une réalité fondamentale de l'Italie : chaque région parle son dialecte, classes riches et classes pauvres ; mais dans chaque région, les riches sont capables de parler le « toscan », et lisent la littérature en italien ; pour être à la mode et pour se montrer cultivés, ils écrivent en italien, mais dans chaque région, des intellectuels ou des hommes du peuple vont se mettre à écrire dans le dialecte local, plus ou moins enrichi, faisant la satire des poètes baroques toscans ou décrivant la vie populaire, et en contestation de la langue dominante d'une classe dirigeante lointaine qui les méprise. La littérature dialectale a donc toute son importance dans la « question de la langue » !



Giovanni Pontano



Giambattista Basile

Prenons l'exemple de Naples. Sous la domination d'Alphonse d'Aragon (1394-1458), le napolitain fut la langue du gouvernement, il avait remplacé le latin utilisé antérieurement ; mais il fut exclu des écrits parlementaires en 1554 et, à partir du XVe siècle, les écrivains de Naples écrivirent surtout en Italien, **Giovanni Pontano** (1429-1503), **Sannazaro**, **Brittonio**, **Summonte**, et le napolitain fut combattu par l'**Académie pontanienne**. Pontano fut un homme politique important au service des rois d'Aragon, conseiller, chargé de l'éducation d'Alphonse, fils de Ferdinand I, puis chancelier (premier ministre) du Royaume de Naples ; ce fut aussi un très grand humaniste, directeur de l'Académie de Naples qui portera son nom, auteur de nombreux traités, en latin, d'astronomie, de philosophie, d'épigrammes, d'élégies et dialogues en latin également. Son *De Sermone* (De la conversation), écrit en 1501-02 et publié en 1509, est un des plus importants de la Renaissance (46).

C'est au XVIIe siècle, avec la révolution de Masaniello qu'apparut une littérature napolitaine de grande importance, avec **Giambattista Basile** (1566-1632), né dans une famille napolitaine de classe moyenne, courtisan et soldat auprès de plusieurs princes à Venise puis à Naples, auteur de *Lo cunto de li cunti overo lo tratteniemento de peccerille* (Le conte des contes ou le divertissement des petits enfants), qui furent utilisés par Charles Perrault et les Frères Grimm (*Le chat botté*, *Peau d'Âne*, *Cendrillon*, *La Belle au Bois dormant*, *Hansel et Gretel*). Son livre fut appelé le *Pentameron*, et Basile le Boccace de Naples, car, comme Boccace avait fixé le langage florentin, Basile fixe le langage napolitain. Son *Cunto de li cunti* est traduit en français par Myriam Tanant aux Éditions de l'Alphée, Paris, 1986. Le texte bilingue napolitain

et italien est publié par Garzanti en 1987 : Giambattista Basile, *Lu cunto de li cunti*, 1158 pages. Lisons un exemple (pp. 136-37 de l'édition Garzanti) :

Napolitain : « *Ma, furnuto de sbattere, se venne a la prova de lo chianiello; ma non tanto priesto s'accostaie a lo pede de Zezolla, che se lanzaie da se stisso a lo pede de chella cuccupinto d'Ammore, comme lo fierro corre a la calamita. La quale cosa vista lo re, corze a farele soppressa de le braccia e, fattola sedere sotto lo vardacchino, le mese la corona 'n testa, commannanno a tutte che le facessero 'ncrinare e leverenzie, comme a regina loro. Le sore vedeano chesto, chiene de crepantiglia, non avenno stommaco de vedere sto scuoppo de lo core lloro, se la sfilaro guatto guatto verso la casa de la mamma, confessanno a dispietto loro ca pazzo è chi contrasta co le stelle* ».

Italien : « Ma, quando ebbero finito di battere i denti, arrivò la prova della scarpetta, che non s'era neppure accostata al piede di Zezolla che si lanciò da sola al piede di quell'ovetto dipinto di Amore, come il ferro corre verso la calamita. Il re, visto questo, corse a prenderla nella morsa delle braccia e, fattala sedere sotto il baldacchino, le mise la corona in testa, comandando a tutte che le facessero inchini e riverenze, come alla loro regina. A questa vista le sorelle, piene di rabbia, non avendo lo stomaco di sopportare questa crepa del loro cuore, se la filarono quatte quatte verso casa della mamma, ammettendo, loro malgrado, che *è pazzo chi contrasta con le stelle* ».

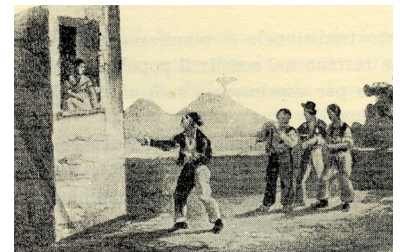
Traduction : Mais quand ils eurent fini de mastiquer, arriva l'épreuve du petit soulier ; celui-ci, à peine s'était-il approché du pied de Zezolla qu'il s'élança tout seul au pied de ce petit œuf peint de l'Amour, comme le fer court vers l'aimant. Le roi, ayant vu cela, courut la prendre dans l'étau de ses bras et, l'ayant fait asseoir sous le baldaquin, lui mit la couronne sur la tête, commandant à toutes les femmes qu'elles lui fassent des saluts et des révérences, comme à leur reine. À cette vue, les sœurs, pleines de colère, n'ayant pas l'estomac de supporter cette fêlure de leur cœur, se défilèrent en silence vers la maison de leur maman, admettant, malgré elles que *il est fou celui qui s'oppose aux étoiles*.

C'est la fin du conte *La gatta Cennerentola*, d'où fut tirée l'histoire de Cendrillon : la princesse perd un soulier en rentrant chez elle après la fête chez le roi ; celui-ci fait ramasser le soulier et pour retrouver la princesse, le fait essayer à toutes les femmes de son royaume.

On pourrait citer aussi **Giulio Cesare Cortese** (1575-1627), ami de Basile, auteur d'un poème héroï-comique en napolitain, la *Vaiassseide* (1612. La « *vaiasse* » est la servante rebelle napolitaine) et d'un *Viaggio di*

Parnaso (1621), également en « *ottava rima* » (strophes de 8 vers), vigoureuse défense de la poésie dialectale ; il est le « Dante » de la poésie napolitaine comme Basile en est le Boccace. Ses poésies héroï-comiques évoquent le peuple à l'époque de Masaniello, les « *lazzaroni* » (= filou, fripouille), les aventures de brigands, les amours des jeunes filles, les fêtes, les jeux populaires, la vie des courtisanes (47)..

Un autre poète napolitain contemporain, dont on ignore le véritable nom, est **Filippo Sgruttendio de Scafato** ; c'était peut-être la même personne que Giulio Cesare Cortese. Il est intéressant parce qu'il apparaît surtout dans les histoires de la chanson napolitaine, car il est l'auteur d'un « *Canzoniere* », *La tiorba a taccone*, composé de 10 parties (les « *corde* ») de sonnets et de chansons (« *La tiorba a taccone* » ou « *calascione* » était un instrument de musique à long manche et 2 ou 3 cordes qui réalisait la basse dans les groupes). Or, si beaucoup de critiques méprisent la qualité de la poésie dialectale officielle, ils devraient regarder du côté de la chanson qui contient parfois le meilleur de la langue dialectale. On a commencé à étudier la langue de la *Commedia dell'arte*, autre témoignage de la littérature populaire souvent dialectale, mais on n'a pratiquement pas étudié le langage de la chanson, de la villanelle ; cela transformerait les anthologies poétiques où on ne trouve souvent que les plus rhétoriques et les plus ennuyeuses des manifestations de la littérature baroque (48)..



Sérénade napolitaine

D.- La langue au XVIII^e siècle

L'Italie continue à discuter constamment de la nécessité d'utiliser ou non le toscan, l'italien. Dans toutes les villes et campagnes du Nord comme du Sud, on continue à parler le dialecte local, la conversation de tous, même des bourgeois et des nobles, se déroule en dialecte ; les gens cultivés n'utilisent l'italien que dans des occasions plus solennelles ou lorsqu'ils reçoivent un étranger ; la prédication doit intégrer le dialecte si elle veut être comprise de tous les fidèles. À l'écrit, on distingue très fortement la langue de la poésie et celle de la prose, à la différence du français.

Dans la prose, les nomenclatures scientifiques, les auteurs sont obligés d'utiliser les termes habituels à chaque région, pour être compris, termes agricoles (ce qui se dit « *moraro* » dans une région pour le mûrier se dit « *gelso* » dans une autre ; ce qui se dit « *ruca* » à Vérone est ailleurs le « *bruco* », le ver à soie ; on appelle la dinde tantôt « *tacchina* », tantôt « *gallinaccio* »). Il en est de même pour les termes de marine ou d'architecture (Carlo Gozzi parle de « *muraio* » pour « *muratore* », le maçon, reprenant le mot vénitien « *murèr* ») et d'urbanisme (la « *calle* » de Venise est ailleurs la



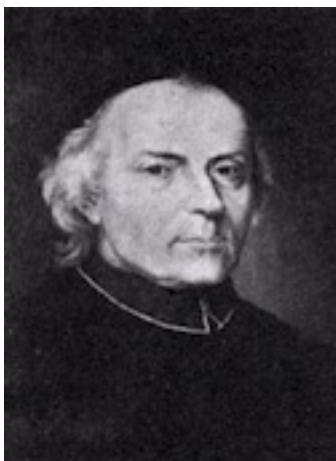
« *via* » ou la « *strada* », la rue). On utilise parfois des mots de dialecte consacrés par un usage ancien : Gozzi parle de « *lacche* » pour « *gambe* » (= jambes), mot vénitien utilisé par Burchiello ; la « *scuriada* » est un mot ancien pour le coup de fouet donné au cheval ; Genovesi emploie « *pezzire* » pour « *chiedere l'elemosina* », demander l'aumône, ancien verbe napolitain. On trouvera quantité d'autres exemples dans Migliorini, op. cit. p. 505 sq. et 522-4. Il a tendance à considérer comme marginal l'usage écrit des dialectes qui n'est pour lui ni « *noble* », ni « *sérieux* », ni



Pietro Longhi, *Carlo Goldoni* ;
à gauche, *Ferdinando Galiani*.

« *officiel* », tant l'italien domine désormais ! Mais il ne cite aucun auteur dialectal, comme Sgruttendio, Cortese, ni, plus tard Belli, Porta, etc. Et pourtant il y a **Carlo Gozzi**, **Carlo Goldoni**, l'abbé **Pietro Chiari** ; il n'insiste pas trop sur l'ouvrage de l'abbé **Ferdinando Galiani**, *Del dialetto napoletano* (1779) qui fait un bel éloge du dialecte napolitain (49) et souhaite qu'on en fasse un usage plus large. Et, évidemment, Migliorini ignore la culture populaire et, en particulier la diffusion européenne de la chanson napolitaine, d'une si grande qualité littéraire. On commence aussi à publier des vocabulaires dialectaux.

Dans les sciences abondent aussi toujours de nouveaux latinismes, souvent empruntés au français (50). Parini utilise « *accensus* » --> « *accenso* » = huissier, « *capripes* » --> « *capripede* » = qui a des pieds de chèvre, « *litus* » --> « *lituo* » = le littoral, « *pàtera* » --> « *pàtera* » : la coupe évasée, « *venenosus* » --> « *venenoso* » = vénéneux, etc. Ce sont les disciplines scientifiques qui utilisent ou créent le plus de latinismes qui sont souvent restés dans la langue. On forme aussi des mots nouveaux en utilisant le mot latin assorti d'un suffixe ou d'un préfixe : « *dispotismo* », « *moderatismo* », « *neologismo* », « *botanista* », « *capitalista* », « *economista* », « *caratterizzare* », « *legalizzare* », « *umanizzare* »...

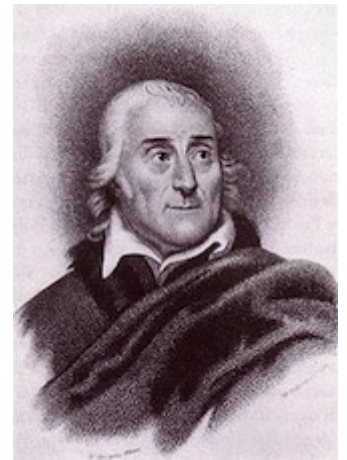


Ludovico Muratori

Le français se diffuse énormément en Italie, en particulier au Piémont, Val d'Aoste, duché de Parme (où la duchesse est Louise Elisabeth, fille de Louis XV, et le premier ministre Guillaume Du Tillot) et dans le grand-duché de Toscane où les Lorraine ont succédé aux Médicis. Beaucoup de termes sont empruntés au français, dans le domaine de la mode (« *disabigliè* », « *bonè* », « *mantò* », « *bottoniera* », le parfum « *sanspareille* »...), de la maison (« *bidè* », « *burò* » = « *scrivania* », « *ridò* »...) de la cuisine (« *bignè* », « *cotoletta* », « *ragù* »...), de l'économie. Ces mots sont soit italianisés, soit conservés dans leur forme

française (« *toilette* » devient « *toilette* », « *toeletta* », « *teletta* », « *toletta* »...). Plusieurs écrivains italiens écrivent en français, Casanova, Galiani, Goldoni, Lagrange.

Ce qui frappe dans la langue du XVIII^e siècle, ce sont les oscillations du langage écrit, les incertitudes sur les formes « correctes », et on remarque que les Italiens de cette époque écrivent une langue pleine de ce que l'usage contemporain considère comme des « fautes » : on hésite sur l'orthographe (« *principe* » ou « *prencipe* », « *tuono* » ou « *tono* », « *bruciare* » ou « *brugiare* », « *femina* » ou « *femmina* », « *camelo* » ou « *cammello* », « *lapide* » ou « *lapida* », « *befana* » ou « *beffana* », etc. (Voir Migliorini, op. cit. pp. 531 sq.). On hésite sur la forme de l'article : « *i scritti* » ou « *gli scritti* » ; le pluriel des mots en - co et - go est incertain : « *bruci* » ou « *bruchi* », « *catalogi* » ou « *cataloghi* » ; l'usage des pronoms simples ou doubles est des plus oscillants ; « *qualche* » peut être suivi d'un mot pluriel. Les formes verbales restent incertaines : « *vediamo* », « *veggiamo* » ou « *vedemo* », la première personne du singulier de l'imparfait hésite entre - a et - o, les futurs contractés ne sont pas toujours utilisés : « *avrà* » ou « *averà* », « *verremo* » ou « *veniremo* ». On écrit, comme en français, « *le verità le meglio dimostrate* », « *l'uomo il più grave* », « *È lui che me l'ha scritto* » (« *Me l'ha scritto lui* »), « *vengo di dire* » (« *ho appena detto* ») ; on pourrait multiplier les exemples.



En somme, la langue reste fixée pour l'essentiel, comme elle l'avait été au XIV^e siècle par les « trois couronnes » puis par Bembo et l'Accademia della Crusca ; mais elle est encore hésitante sur la seule forme correcte, suivant les hésitations mêmes du *Vocabulaire* de l'Accademia della Crusca (constamment réédité), suivant les influences étrangères ou les adaptations aux dialectes. Seul évolue vraiment le lexique, intégrant les mots indiquant des réalités nouvelles, le nouveau vocabulaire scientifique et professionnel, le vocabulaire juridique, les terminologies botaniques et zoologiques (Linné pour la botanique, Lavoisier pour la chimie) ; le progrès des sciences est déterminant, mais c'est un phénomène depuis lors permanent, et nous le connaissons encore aujourd'hui.

Quant au **vocabulaire poétique**, il reste différent, archaïque, attaché à la tradition : on dit « *l'alma* » et non « *l'anima* », « *i rai* » et non « *i raggi* »,

« *l'augello* » et non « *l'uccello* », « *il merto* » et non « *il merito* », etc. Mais une forte réaction est marquée contre les artifices et contre le « *concettismo* » baroques, au profit d'une langue plus simple, à l'image de celle que l'on attribuait aux bergers autrefois inventés dans l'*Arcadie* de Sannazaro.

L'**Académie de l'Arcadie** avait été fondée à Rome en 1690 après la mort en 1689 de la reine Christine de Suède qui fut son inspiratrice ; elle continua jusqu'au XIX^e siècle et elle eut comme participants de grands intellectuels de l'époque comme **Lodovico Antonio Muratori** (1672-1750), le grand érudit scientifique et historien du siècle, qui publie en 1706 son *Della perfetta poesia italiana*, où il défend et théorise la langue qui correspond à l'esprit pastoral et bucolique de l'époque : simplicité, élégance, beauté formelle. lutte contre le mauvais goût baroque, parmi les adeptes du « *Bosco Parrasio* », le bois situé sur le Janicule, près de San Pietro in Montorio, où se réunissait l'Académie, on peut citer aussi **Giovan Mario Crescimbeni** (1663-1728), **Gian Vincenzo Gravina** (1664-1718) et beaucoup d'autres poètes, hommes et femmes, que l'Académie publia dans 13 volumes, entre 1716 et 1780, surtout des sonnets et des chansons ; l'Académie eut aussi parmi ses membres des musiciens comme **Arcangelo Corelli** (1653-1713), **Benedetto Marcello** (1686-1739), **Alessandro Scarlatti** (1660-1725) (51). D'autres poètes suivront comme **Giuseppe Parini** (1729-1799) et **Vittorio Alfieri** (1749-1803). Il faut signaler aussi combien le XVIII^e siècle a eu d'écrivains pour la musique, à commencer par **Pietro Metastasio** (1698-1782), **Apostolo Zeno** (1668-1750), **Ranieri de' Calzabigi** (1714-1795), qui collabore avec Gluck à Vienne, **Lorenzo Da Ponte** (1749-1838), qui écrit entre autres 3 opéras pour Mozart, et dont on peut lire les intéressantes *Mémoires*.

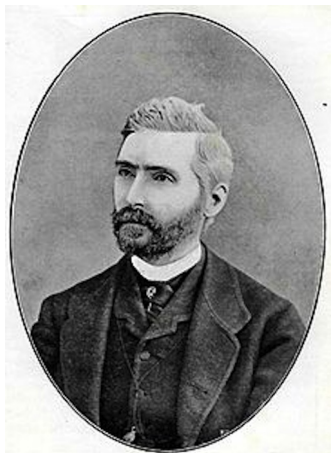
Ci-dessus : L'entrée du Bosco Parrasio à Rome ;
en-dessous : Lorenzo Da Ponte.

E. – De 1796 à 1815 : influence du français et dégradation de l'italien

Ce fut pour l'Italie politique une période de grand bouleversement : les guerres d'Italie et l'invasion bonapartiste à partir de 1796, puis l'occupation française jusqu'à la chute de Napoléon abolirent définitivement de nombreux aspects de la société italienne ancienne (52). Les guerres déplacèrent des milliers d'hommes et mirent en contact des personnes de toutes les régions.

Ce qui ne changea que très peu, ce fut le rapport entre les classes sociales : le mouvement pour l'Unité (le

Risorgimento) fut un phénomène limité à la bourgeoisie, c'est-à-dire à une petite minorité (probablement autour de 10% de la population), face à un « peuple » analphabète qui resta en-dehors de la réalisation de l'Unité (sauf les « brigands » du Sud qui luttèrent contre l'unité avec le nord à partir de 1861), et qui ne put qu'en subir les conséquences (morts par la guerre, des années de service militaire, infirmes, et misère économique). Et il faut ajouter que dans les régions méridionales, à Naples en particulier, la répression « *sanfedista* » du cardinal Fabrizio Ruffo et des monarchistes, élimina presque tous les intellectuels de la bourgeoisie locale en 1799. Le peuple continue donc à parler ses divers dialectes, et seuls les lettrés, et maintenant les politiques engagés dans le Risorgimento vont s'occuper du problème de la langue. Les Français font progresser l'organisation d'une bureaucratie



Ci-dessus, Carlo Tenca ;
à droite, G.P. Vieusseux.



administrative efficace, et la langue française se répand plus largement ; le résultat fut d'une part une francisation et un développement du langage administratif et juridique, et d'autre part une dégradation de la langue parlée et même écrite, à tel point que Napoléon dut prendre en 1809 un décret « *Pour la conservation de la langue* » et faire que ses ministres luttent contre les « *barbarismes bureaucratiques* ».

VI. – La révolution du XIXe siècle : l'Unité, Manzoni, Ascoli :

A. – Entre langue de la classe dominante et dialecte du « peuple »

À partir de 1815, l'Italie connaît le rétablissement des pouvoirs antérieurs, souvent sous la domination de l'Autriche, peu de modifications territoriales, sinon le renforcement du Piémont qui obtient la Ligurie, car les États européens voulaient des États-tampons avec la France ; parallèlement un mouvement pour l'unité et l'indépendance nationales commence à se développer, il y a une maturation de la conscience nationale, qui se traduit par la création d'abord de sociétés secrètes, de Palerme à Venise, puis de réformes gouvernementales qui aboutissent à des États constitutionnels, à travers les révolutions de 1821, 1831 puis 1848-9, à l'élimination de l'Autriche en 1861, puis en 1866 à la conquête de la Vénétie, enfin à la conquête de Rome, qui devient capitale de la nouvelle Italie en 1870.

La presse va jouer un rôle de plus en plus important, revues (*Il Politecnico* de **Carlo Cattaneo** (1801-1869), la *Rivista europea* puis *il Crepuscolo* de **Carlo Tenca** (1816-1883), *l'Antologia* de **Giovan Pietro Vieusseux** (1779-1863), et beaucoup d'autres) ou journaux quotidiens qui répandent les idées politiques et adoptent un style plus populaire, moins rébarbatif que la langue de cour que parlaient les réactionnaires. La musique, le théâtre, l'opéra contribuent largement à la diffusion d'une langue accessible à plus de gens, même si la langue des livrets est souvent aussi complexe que la langue poétique.

L'enseignement ne devient obligatoire pour tous que jusqu'à 9 ans par la loi Casati de 1859 (mais cela reste théorique, non appliqué : il n'y a pas de sanctions) ; l'enseignement secondaire se fait encore souvent en latin, en même temps qu'en italien, et l'enseignement universitaire en latin n'est aboli que dans le Royaume de Sardaigne en 1852. Mais ces réformes ne concernent de toute façon que la minorité bourgeoise de chaque État.

C'est une période de grand progrès des sciences et de la technique : machines à vapeur qui transforment les moyens de transport terrestres et maritimes, télégraphe, électricité, éclairage des villes au gaz, machines à écrire, lithographie, photographie, etc. Tout cela va contribuer à l'évolution de la langue.



Le romantisme rompt avec les « classiques » partisans de l'imitation des grands écrivains du passé, et se battent pour une langue qui exprime l'Italie plus jeune en train de se faire. Les écrivains commencent à penser à une langue commune qui soit l'instrument d'une nation unie ; Manzoni rêve d'une Italie « *una d'arme, di lingua, d'altare, / di memorie, di sangue e di cor* » (unie par les armes, la langue, l'autel, les souvenirs, le sang et le cœur).



Ci-dessus, Monument à G.G. Belli, au Trastevere à Rome (Michele Tripisciano, 1913) ; **à gauche**, statue de C. Porta, au Verzee de Milan (Ivo Soli. 1966)

Mais quel serait le modèle de langue unie ? Certains prônent le dialecte, c'est le cas du Milanais **Carlo Porta** (1775-1821), un des 4 grands écrivains en dialecte, avec le Sicilien **Giovanni Meli** (1740-1815), le Vénitien **Carlo Goldoni** (1707-1793), le sarde **Melchiorre Murenu** (1803-1854) et le Romain

Giuseppe Gioachino Belli (1791-1863). Mais ce qui l'emporta fut l'opinion et le travail d'**Alessandro Manzoni**, qui proposa de prendre pour modèle le toscan (ou plutôt le florentin) parlé.

Voici d'abord deux exemples de sonnets dialectaux, l'un de Belli, l'autre de Porta :

LA VITA DELL'OMO

*Nove mesi a la puzza: poi in fasciola
Tra sbaciucchi, lattime e lagrimoni:
Poi p'er laccio, in ner crino, e investicciola,
Cor torcolo e l'imbraghe pe carzoni.*

*Poi comincia er tormento de la scola,
L'abbeccé, le frustate, li geloni
La rosalia, la cacca a la sediola,
E un po' de scarlattina e vormijoni.*

*Poi viè l'arte, er diggiuno, la fatica,
La piggione, le carcere, er governo,
Lo spedale, li debbiti, la fica,*

*Er sol d'istate, la neve d'inverno ...
E per urtimo, Iddio ce benedica,
Viè la morte, e finisce co l'inferno.*

LA VIE DE L'HOMME

Neuf mois dans la puanteur, puis dans les couches dans les bisouilles, le lait et les larmes : puis les bretelles, le crin et les petits vêtements, et les entraves et les braies pour pantalons.

Puis commence le tourment de l'école, l'alphabet, les coups de fouet, les engelures, la rougeole, le caca sur le pot, un peu de scarlatine et de variole.

Puis vient le travail, le jeûne, la fatigue, le loyer, la prison, le gouvernement, l'hôpital, les dettes, les tourments du sexe,

le soleil en été, la neige en hiver... et en dernier, Dieu nous bénisse, arrive la mort, et tout finit en enfer.

Le sonnet de Belli est l'un des 2279 qu'il a écrits, surtout entre 1830 et 1837, il est dans la ligne de Boccace, de Berni ou de l'Arétin : ces sonnets sont l'expression de la « plèbe » romaine, inspirés directement par le langage de ce peuple, dans la misère profonde qu'il vit sous le régime pontifical. Ici, le choix du dialecte, le « *romanesco* », a un sens particulier : ce n'est pas, à la différence du milanais ou du vénitien, le dialecte commun à toutes les classes sociales, mais ce n'est que le dialecte des couches subalternes, tandis que les classes dominantes, clergé et noblesse, parlent latin ou toscan. De l'évocation des voyous et des prostituées de Rome, Belli atteint une image terriblement pessimiste de toute la vie humaine (53).

Carlo Porta

*I paroll d'on lenguagg, car sur Gorell,
hin ona tavolozza de color,*

Les mots d'une langue, cher monsieur Gorelli
sont une palette de couleurs,

*che ponn fà el quader brutt, e el ponn fà bell
segond la maestria del pittor.
Senza idej, senza gust, senza on cervell
che regola i paroll in del descors,
tutt i lenguagg del mond hin come quell
che parla on sò umilissim servitor:
e sti idej, sto bon gust già savarà
che no hin privativa di el paes,
ma di coo che gh'han flemma de studià:
tant l'è vera che in bocca de Usciuria
el bellissem lenguagg di Sienes
l'è el lenguagg pù cojon che mai ghe sia.*

qui peuvent rendre le tableau laid ou beau
selon la maestria du peintre.
Sans idées, sans goût, sans une cervelle
qui ordonne les mots dans le discours,
toutes les langues du monde deviennent comme celle
que parle un de vos humbles serviteurs :
et ces idées, et ce bon goût, vous le savez,
ne sont pas le monopole d'un pays,
mais des têtes qui prennent la peine d'étudier
tant il est vrai que dans la bouche de Votre Seigneurie
la très belle langue des Siennois
est le langage le plus couillon qu'il y ait.

Carlo Porta fut un modèle pour G.G. Belli. Même Manzoni admirait tout de lui... sauf son choix d'écrire en dialecte milanais, qui était pourtant la langue commune de tous les Milanais, bourgeois ou prolétaires. Et pour Porta, le dialecte était la langue la plus propre à exprimer, en toute liberté, « *les cordes infinies de la vie humaine* », et en particulier l'ensemble des réalités de l'intérieur des murs historiques de la ville de Milan, avec tant de « réalisme » et d'anticonformisme (anticléricisme, critique des classes dominantes exploiteuses) qu'en 1816 Porta eut des difficultés avec la police autrichienne (54).

Voilà donc deux exemples de créations dialectales du XIXe siècle, qui auraient pu inspirer, au moins en partie, les choix linguistiques des Italiens. Il en fut autrement... bien que pour Manzoni, le dialecte milanais ait eu une grande importance. Voyons-le maintenant.

B.- « L'Unité » nationale ne signifie pas encore « langue » nationale

Quelle langue parle-t-on et quelle langue écrit-on avant l'Unité de 1861 ? L'Italie n'est encore, comme disait Metternich, qu'une « *expression géographique* » et elle n'a pas de langue parlée commune : dans toutes les régions, c'est le dialecte qui est le seul moyen de communication orale. Les partisans de

l'unité politique sentent bien la nécessité d'une langue nationale, mais eux-mêmes continuent à pratiquer le dialecte : Cavour et Victor-Emmanuel parlaient français et piémontais, mais leur connaissance de l'italien était très médiocre, ils le parlaient comme on parle une langue étrangère, en traduisant plus ou moins péniblement, ils ne pensaient pas en italien ; à la cour de Naples, on parlait napolitain. L'italien est comme « *en suspension* », senti comme affaire « nationale », mais encore à créer comme l'État sur le plan politique.

En 1861, Tullio De Mauro estime qu'il n'y avait que 2,5% de la population qui parlait italien : 400.000 toscans (italophones « naturels »), 70.000 Romains, et 160.000 ayant fréquenté l'école secondaire. A. Castellani est moins pessimiste, il estime à 390.000 le nombre d'Italiens ayant fréquenté l'école secondaire, et il juge italophones « naturels » tous les habitants de la Toscane et une partie des habitants de l'Italie centrale, qui parlent une langue proche du toscan, et il parvient à un pourcentage de 9 à 12% (55). Pensons qu'en 1861, il n'y a que 1.633.000 élèves dans les écoles maternelles et primaires, 15.848 dans les Lycées (soit 0,006% de la population) et 5.793 étudiants à l'Université.

À l'écrit, on a vu combien le langage de la poésie restait pris, même après le romantisme, dans le corset d'une langue traditionnelle, rhétorique, fidèle aux



Due scuole elementari del dopoguerra: l'una evidentemente frequentata da bambini di estrazione borghese; l'altra socialmente inferiore.



principes de Pietro Bembo. Quant à la prose, nous avons dit combien, au contraire, elle se médiocrisait, en se francisant et en restant dans l'incertitude grammaticale, au grand regret des scientifiques qui avaient besoin d'une langue précise et rigoureuse.

C'est en 1868 que le ministre de l'Instruction publique, Emilio Broglio, constitua une commission chargée d'étudier et de proposer toutes les mesures nécessaires pour favoriser la diffusion de la « bonne » langue italienne dans tout le pays. Alessandro Manzoni fut le président de cette commission.

Alessandro Manzoni est né à Milan en 1785, il est le fils de Giulia Beccaria, la fille de Cesare Beccaria, et de Giovanni Verri, le frère des écrivains Pietro et Alessandro Verri ; il est éduqué en partie à Paris avec sa mère, il y fréquente les cercles illuministes, devient un ami de Claude Fauriel et épouse une protestante genevoise ; ce n'est qu'en 1810 qu'il se convertit à la foi catholique. Il commence à écrire dès 1801. Il commence en 1821 son roman historique *Fermo e Lucia*, qu'il remanie entre 1827 et 1842, après un séjour à Florence où il séjourne pour « rincer ses draps dans les eaux de l'Arno », donner à la langue une dignité conforme à celle de l'italien codifié à Florence depuis Dante. La dernière édition est publiée en 1842 sous le titre de *I promessi sposi (Les fiancés)*. cette recherche et ce texte jouent un rôle décisif dans la création de ce qui va devenir l'italien.



Francesco Hayez,
Alessandro Manzoni, 1841

Après la loi Casati, la loi Coppino (1877) rend obligatoire la fréquentation scolaire de 6 à 9 ans, et la loi Orlando (1904) la porte à 12 ans. À partir de 1911, une loi confie à l'État le financement de l'enseignement, jusqu'alors confié aux Communes. Mais la réalité ne suit guère la loi : les Communes n'appliquent la loi que dans la proportion de une sur huit ; l'absentéisme scolaire est de 60% en 1870 et de 47% en 1906 ; l'analphabétisme est de 50 à 60% dans le Nord, de 65 à 75% dans le Centre, de plus de 90% dans le Sud ; il diminue peu à peu, et l'alphabétisation contribue à l'apprentissage de l'italien. Mais celui-ci reste malgré tout une langue imposée, assimilée essentiellement par les hommes jeunes de condition sociale aisée du Nord de l'Italie. Les dialectes persistent donc : on dit, dans une période où on n'accepte guère qu'un enfant soit gaucher, que le dialecte est le langage de la main droite, l'italien celui de la main gauche. Une autre cause de cette situation qui est une des pires d'Europe, est le peu de moyens financiers dont disposa l'Instruction Publique : des écoles décentes ne furent construites que peu à peu et de façon inégale (Voir page précédente une école de milieu bourgeois et une école populaire après la seconde guerre mondiale).

D'autres facteurs interviennent : le service militaire met en présence pendant plusieurs années des jeunes de régions et de langues différentes, et diminue l'analphabétisme des hommes (plus tard un écrivain sarde comme Gavino Ledda apprendra à lire à l'armée) ; le développement des transports ferroviaires et routiers rompt l'isolement des villages ; l'urbanisation est entraînée par l'industrialisation, et la création d'un marché national pousse à la création d'un langage national. La presse se développe, ainsi que l'édition. Mais tout cela ne généralise pas encore l'italien, et le dialecte reste encore dominant, même dans la littérature, surtout le théâtre populaire.

Pour montrer l'état hésitant de l'italien en 1880, Christian Bec (Cf. op. cit. note 55 ; p. 282) a cité deux traductions d'un passage de *l'Assommoir* de Zola, l'une de 1879 du napolitain Emanuele Rocco, l'autre de Policarpo Petrocchi, de Pistoia, de 1880. Le premier est traditionaliste, le second tente de divulguer la connaissance de la langue toscane familière, et Bec note que les deux sont « difficilement accessibles à un Italien d'aujourd'hui ». Il produit donc une troisième traduction de 1964, celle de L.G. Tenconi à la B.U.R. :

(Texte d'Émile Zola, *L'Assommoir*, Fasquelle, Livre de poche, 1983, pp.44-45)

« Gervaise, tout en répondant avec complaisance, regardait par les vitres, entre les bocaliers de fruits à l'eau-de-vie, le mouvement de la rue, où l'heure du déjeuner mettait un écrasement de foule extraordinaire. Sur les deux trottoirs, dans l'étranglement étroit des maisons, c'était une hâte de pas, des bras ballants, un coudoisement sans fin. Les retardataires, des ouvriers retenus au travail, la mine maussade de faim, coupaient la chaussée à grandes

enjambées, entraient en face chez un boulanger ; et, lorsqu'ils reparaissent, une livre de pain sous le bras, ils allaient trois portes plus haut, au *Veau à deux têtes*, manger un ordinaire de six sous. Il y avait aussi, à côté du boulanger, une fruitière qui vendait des pommes de terre frites et des moules au persil ; un défilé continu d'ouvrières, en longs tabliers, emportaient des cornets de pommes de terre et des moules dans des tasses; d'autres, de jolies filles en cheveux, l'air délicat, achetaient des bottes de radis. Quand Gervaise se penchait, elle apercevait encore une boutique de charcutier, pleine de monde, d'où sortaient des enfants, tenant sur leur main, enveloppés d'un papier gras, une côtelette panée, une saucisse ou un bout de boudin tout chaud. Cependant, le long de la chaussée poissée d'une boue noire, même par les beaux temps, dans le piétinement de la foule en marche, quelques ouvriers quittaient déjà les gargotes, descendaient en bandes, flânant, les mains ouvertes battant les cuisses, lourds de nourriture, tranquilles et lents au milieu des bousculades de la cohue. »

Traduzione di E. Rocco del 1879.

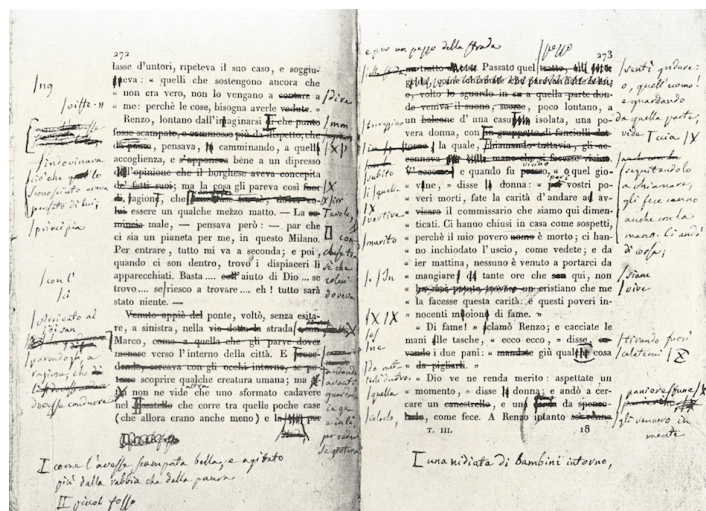
«Gervasia, sempre rispondendo con compiacenza, guardava attraverso i vetri, fra i boccali di frutta in acquavite, il movimento ch'era nella strada, ove l'ora della colazione radunava una calca straordinaria. Sui due marciapiedi, nel breve spazio che le case chiudevano in mezzo, vedevansi passi frettolosi, braccia ballonzolanti, un continuo urtar di gomiti. Quelli ch'erano in ritardo, operai trattenuti dal lavoro, col viso stravolto dalla fame, attraversavano la via a gran passi, entravano di rimpetto da un panattiere; e quando riapparivano, con una libbra di pane sotto l'ascella, andavano tre porte più su, al *Vitello a due teste*, a mangiare un pasto di sei soldi. V'era pure, accanto al panattiere, una trecca che vendeva patate fritte e telline al prezzemolo ; una fila continua di operaie, in lunghi grembiali, portavan via dei cartocci di patate e delle telline nelle tazze; altre fanciulle graziose in capelli, d'un aria delicata, compravano mazzi di ravanelli. Quando Gervasia s'inclinava da un lato, scorgeva altresì una bottega di pizzicagnolo, piena di gente, d'onde uscivano fanciulli che tenevano in mano, involta in carta ingrassata, una costoletta crostata, un rocchio di salsiccia o un pezzo di sanguinaccio caldo caldo.»

Traduzione di P. Petrocchi del 1880.

«La Gervasia nel tempo che rispondeva con compiacenza, guardava attraverso i vetri, tra i vasi di frutta in guazzo, il movimento della strada, dove l'ora della colazione tirava una gran calca di gente. Sopra i due marciapiedi, nella stretta gola delle case, c'era un affrettar di passi, un dondolar di braccia, un darsi delle gomitate senza fine. Gli operai tardivi, stati trattenuti al lavoro, colla cèra annoiata per la fame, attraversavano il lastrico a lanci, entravano di rimpetto da un fornaio, e quando riapparivano, con una libbra di pane sotto il braccio, andavano tre usci più avanti, al *Vitello dalle due teste*, a mangiare una solita da trenta centesimi. C'era anche, accanto al fornaio, una fruttaiola che vendeva delle patate fritte e delle telline col prezzemolo; una sfilata continua d'operaie con grembialoni, portavan via dei cartocci di patate e telline nelle tazze; dell'altre, graziose ragazze in capelli, con aria delicata, compravano dei mazzi di radici. , Quando la Gervasia si chinava, vedev~ pure una bottega di norcino piena di gente, di dov'uscivano dei ragazzi con una braciola panata in mano avvolta in una carta unta, una salsiccia o un biroldo caldo fumante».

Traduzione di L.G. Tenconi del 1964.

«Gervasia, rispondendo con compiacenza, guardava attraverso la vetrina, tra i vasi della frutta sottospirito, il movimento della via, dove l'ora di colazione provocava un insolito via vai. Sui due marciapiedi, nelle anguste strettoie tra le case, era un affrettare di passi, un dondolare di braccia, un darsi di gomito incessante. I ritardatari, gli operai trattenuti al lavoro, con la faccia stirata dalla fame, attraversavano la strada a grandi passi, entravano dal fornaio di fronte, e quando riapparivano, con una libbra di pane sotto il braccio, andavano tre porte più in sù, al *Vitello a Due Teste*, a consumare una porzione da sei soldi. V'era pure, accanto al fornaio, un fruttivendolo che vendeva patate fritte e datteri di mare col prezzemolo: una sfilata continua di operaie in grembiuloni ne uscivano portando via cartocci di patate fritte e molluschi nelle tazze: altre, graziose ragazzine, a capo scoperto, dall'aria delicata, compravano mazzetti di radicchio. Se si piegava un po' da un lato, Gervasia scorgeva pure una bottega di pizzicagnolo, piena di gente, di dove uscivano bambini con in mano, rinvolti in carte unte e bisunte, una braciola impanata, una salsiccia o un pezzo di sanguinaccio bollente».



Lisez attentivement, comparez, vous verrez que Christian Bec n'a probablement pas tort en disant que les deux traductions de 1879 et 1880 sont incompréhensibles ! Modelez plutôt votre italien sur la traduction de 1964 !

Et pourtant déjà à cette époque, Manzoni avait réalisé des progrès, il avait discuté, disputé, écrit pour affirmer que la langue italienne était le florentin, la langue parlée par les Florentins, « *comme la langue latine était à Rome et la langue française à Paris* » (56). Mais il reste beaucoup à faire pour que cet italien devienne vraiment une langue parlée. On remarquera cependant que les discussions portent peu sur les structures grammaticales de la langue, qui sont pour l'essentiel acquises, mais surtout sur le vocabulaire : Manzoni prend l'exemple du florentin « *pisello* » (le petit pois), que l'on appelle « *erbion* », « *arveje* », « *rovaiott* », « *bisi* », « *pois* », « *poisci* », etc, et il montre que ce mot « *pisello* », compris par tous en Italie, à Florence, est compris par le maître et le serviteur, au Palais Riccardi et sur le Vieux Marché, c'est un mot de la langue italienne, un de ceux qui doivent être adoptés.

On pourra suivre dans Migliorini, pp. 604-615 les débats sur le choix de la langue. On verra en tout cas combien Manzoni a joué un rôle central dans la recherche de l'unité linguistique de l'Italie, selon la voie qui lui paraît la plus logique, celle du florentin parlé (Voir page précédente π un exemplaire de deux pages des *Promessi Sposi* corrigées par Manzoni pour l'édition de 1840).

Un autre linguiste important est **Graziadio Isaia Ascoli** (1829-1907). Il était né à Gorizia dans une famille juive d'industriels, et il devint un des premiers spécialistes des dialectes, à commencer par le frioulan qu'il fit connaître et apprécier. Il donna aux dialectes la dignité de « langue », et il fut le fondateur de la dialectologie italienne, étudiant le ladin, le franco-provençal entre autres celui de Faeto et de Celle di San Vito dans la province de Foggia. Il élaborait le concept de « substrat linguistique », montrant comment une langue vaincue (par exemple l'étrusque vaincu par le latin) influence la langue dominante ; il expliquait ainsi le phénomène de la « gorgia », l'aspiration consonantique qui caractérise la prononciation toscane (la « *casa* » prononcée la « *hasa* », la « *cosa* » prononcée la « *hosa* » (57)). Il fonda en 1873 l'*Archivio glottologico italiano*, dont le *Proemio*, tout en admirant Manzoni, s'oppose à sa théorie du florentin comme modèle de l'usage national de l'italien ; préférant le dialecte romain, il pensait qu'il fallait d'abord élever le niveau culturel de toute la population, d'où naîtrait naturellement un langage commun suprarégional, de la même façon que parmi les intellectuels était né un langage littéraire et scientifique commun (58). Comme Manzoni, il fait donc le lien entre la question de la langue et la situation sociale et culturelle de l'Italie : pour avoir une langue commune, il faut combler le fossé existant entre la masse pauvre de la population et le cercle restreint des classes dominantes ; dans cette société divisée en classes sociales, les dialectes sont les langues naturelles des populations régionales et il faut les respecter en tant que tels. On comprendra mieux après lui les textes de Pasolini sur la langue.

C.- Le vocabulaire du XIXe siècle :

L'occupation napoléonienne augmenta évidemment l'influence française et fit pénétrer dans l'italien nombre de mots français : « *attraits* », « *raillerie* », « *désenchanté* », « *grippe* », « *crampe* »... ; beaucoup de mots militaires (« *ambulanza* », « *appello* », « *avamposto* », « *pioniere* »...) ou politiques (« *club* », « *comitato* », « *giacobino* », « *budget* », « *preventivo* », « *cassazione* », « *giudice di pace* », « *vagabondaggio* »...). Le système métrique est introduit par les Français, avec son vocabulaire (« *metro* », « *litro* », « *grammo* », « *chilo* »...). Quelques termes de la maison et de la cuisine apparaissent : « *boudoir* », « *comò* », « *psyché* », « *griglia* », « *casseruola* », « *entremets* », « *tartina* », « *pepiniera* »... ; des mots de l'habillement : « *bretelle* », « *corsè* », « *paltò* », « *percalle* »... Les mots en – *agio* (« *cordaggio* », « *drenaggio* », « *lavaggio* », « *massaggio* »...) et en – *ista* (« *modista* », « *materialista* », « *socialista* »...) se multiplient. On oscille entre « *rendez-vous* » et « *randevù* »

Un certain nombre d'anglicismes passent aussi dans la langue, souvent à travers l'usage français (par exemple « *vagone* » de l'anglais « *waggon* » à travers le français « *wagon* ») : « *leader* », « *meeeting* », « *speech* », « *poney* », « *tilbury* », « *tender* », « *tunnel* », « *railway* » italianisé en « *strada ferrata* » puis en « *ferrovia* », « *dandy* », « *rosbif* », « *spleen* »...

La nouveauté de la situation π 1847), « *Carbonari* » (et leur organisation en « *baracche* » et « *vendite* »), « *destra* » et « *sinistra* », « *liberale* », « *assolutista* », « *conservatore* », « *moderato* », « *costituzionale* », « *fusionista* », « *separatista* », « *codini* » et « *parrucconi* » (pour désigner les conservateurs qui avaient

conservé la perruque avec sa petite queue). On invente des mots comme « *fiammifero* » pour désigner une invention nouvelle, l'allumette au phosphore qui remplace le soufre et le mot « *solfanello* ». Le romantisme invente « *primaverile* » et « *autunnale* », à côté de « *medievale* », « *pomeriggio* », « *ballata* », « *romanza* ».

Partie 5